

ARTICLE XXII.

295) *Fragmens tirés d'ouvrages françois.*

Nous avons vu ailleurs que la poésie, et la langue françoise est née en même tems que l'italienne; peut-être même avant celle-ci. Car les Troubadours ont paru avant les premiers poètes italiens du XIII siècle. Mais le sort de ces deux idiomes est très-différent en ce que l'Italien n'a presque pas souffert de variation depuis cinq cents ans; et que le François des siècles XIV et XV est plus différent du françois moderne qu'il ne l'est de l'Italien.

ou plus. La langue des mots des auteurs qui ont écrit en prose ne diffère pas davantage pour le fond, par les règles de la construction, de la langue que nous avons dans les écrits de Malaspina, des trois Villani, de Boccace et autres leurs contemporains; si ce n'est que l'orthographe ancienne tient beaucoup plus les ouvrages de l'orthographe latine. Je doute donc que d'aucun de ces auteurs il se trouve six noms ou six verbes qui ne se trouvent pas aussi dans ce qui nous reste d'écrits toscans du XV siècle et du commencement du XVI. Mais si nous entendons par langue l'art de s'en servir, elle est fort différente dans la plupart des écrivains modernes, qui sont plus différens les uns des autres qu'ils ne le sont des auteurs du siècle XIV qu'on regarde comme le bon siècle, puis que c'est d'après ceux-là que la langue a été fixée et réglée. La richesse de la langue, l'abondance des synonymes sont la cause véritable de cette diversité.

Je vais en rapporter quelques pièces, ou fragmens, en commençant par le fameux Roman de la Rose, comme un des plus anciens ouvrages qui ait été écrit avec soin en langue vulgaire par un françois.

296) *Fragment I. tiré du roman de la Rose ouvrage du treizième siècle.*

Le temps qui s'en va nuit et jour
 Sans repos prendre et sans séjour,
 Et qui de nous se part et emble
 Si secrètement qu'il nous semble
 Que maintenant soit en un point;
 Et il ne s'y arrête point:
 Ains ne fine d'outrepasser,
 Si-tôt, que ne sauriez penser
 Quel temps il est présentement:
 Car avant que le pensément
 Fût fini, si bien y pensez,
 Trois temps seroient déjà passés.

Analyse. SÉJOUR, comme *soggiorno*, est fait de *sub diurno*. EMBLE, qu'en françois on traduit marche en italien *camina*, est très sûrement tiré d'*ambulat*, comme l'est le nom italien et françois *ambio*. MAINTENANT, de fait *manu tenente*, vient beaucoup plus de loin que *ora*, et *adesso*, à remplacer *nunc*. ARRÊTE, *ad restat*; POINT, ainsi que *punctus*, adverbés tirés du substantif *punctus*, et pris métaphoriquement au lieu de *neutiquam*, ou *nequaquam*. OUTREPASSER, fait de *ultra*, et de *passus*, dont la basse latinité forma le verbe *passare*.

Trad. Il tempo che se ne va notte e giorno senza riposo prendere e senza soggiorno; e che da noi si parte, e anda si secretamente che egli ci sembra che adesso sia in un punto, ed egli non si arresti punto: anzi non finisce d'oltrepassare si tolto che non sa presto pensare qual tempo egli è presentemente, perché avanti che il pensamento fosse finito le ben vi pensate, tre tempi farebbero già passati.

Remarque. Tout ce qui suit est également latin; et parmi une cinquantaine de mots que ces douze vers contiennent, il y en a trois que le François emprunta de l'italien, mais qu'il ne retint pas; ce sont *partirsi*, s'en aller, que M. de Paulmy traduit s'en fuit; *Finis*, en italien *finisce*, synonyme de il cesse, *pensament*, pris de *pensamento*, qui ne dit ni plus ni moins que *penfiero*, pensée.

297) *Fragment II. du même Roman.*

Celle Dame avoit nom Beauté,
 Qui point n'estoit noire-ne brune,
 Mais aussi clere que la Lune
 Est envers les autres estoiles,
 Qui semblent petites chandelles:
 Tandre cher eut come rosée,
 Simple fut come une espousée,
 Et blanche come fleur de lis:
 Le vis eut bel, doux et alis
 Et estoit gresse et alignée;
 Fardée n'étoit ne pignée,
 Car elle n'avoit pas mestier
 De soi farder et nettier:
 Cheveux avoit blonds, et si longs,
 Qu'ils lui battoient jusqu'aux talons;
 Beaux avoit le nez et la bouche:
 Mout grant douleur au cuer me touche
 Quant de sa beauté me remembre,
 Pour la façon de chascun membre.

Analyse. CELLE, pronom composé de *haec illa*, comme l'Italien *quella*, l'est de *quae illa*. DAME, fait de *domina*. BEAUTÉ, de *bellus, a, um*, la basse latinité avoit *hellitas, atis*, et *bellitia, tiae*. De ce dernier l'Italien fit *bellezza*, de l'autre l'accent gaulois fit *beauté*, changeant *el*, en *eau*, suppriment la syllabe *li* du milieu, et reduisant la finale *tas*, ou *tate*, en *té*. ENVERS, comme l'Italien *inverso*, et *verso*, du latin *versus*, substitué à *erga*. CHANDELE, du latin *candela*. ROSÉE, nom derivé de *ros, roris*, dont l'Italien a fait *ruglada*, où il ne reste que la seule *r*, de toutes les lettres qui composent *rosée*. LIS, de *lilium*, dont l'Italien a fait *giglio*, changeant la première lettre *l*, en *g*: parceque *lilium*, après l'intro-

Trad. Quella donna avea nome Beltà che punto non era nera ni bruna, ma così chiara come la luna è verso le altre stelle, che sembrano piccole candele; tenera carne ebbe come rosata, semplice fu come una sposata e bianca come giglio; il viso ebbe bello e dolce e liscio, ed era concia e allignata (dritta). Imbellettata non era nè pettinata; perchè ella non avea mica mestieri d'imbellezzarsi e nettarsi: capelli avea biondi e sì lunghi che le batteano fino ai calcagni; belli avea il naso e la bocca; molto gran dolore al cuore mi tocca quando di sua bellezza mi rimembra, per la fattezze di ciascun membro:

duction des articles *il, la, lo, ou l'* faisant *illio*, auroit rappellé un autre nom c. a. d. *l'ilio*, du lat. *ilium*. *Vis*, que le François abandonna en lui substituant *visage*, fait de *viso*, italien. *GRELS*, par contraction de *gracilis*. *ALIGNÉE*, fait de *ad lineam*, pour dire *droite*. *FARDÉE*, adjectif derivé de *fard*, qui en allemand signifie couleur. *MÉTIER*, fait de *ministerium*. *CHEVEUX*, fait de *capillos*, ou de l'italien *capelli*, changeant *ca*, en *che*; *p* en *v*, *illi, elli, ou illos*, en *eux*; comme du pronom *illi*, le prenant à l'accusatif, on a fait *eux*; retenant toutefois le féminin presque entier dans *elles*, pris d'*illas*. *REMEMBRE*, verbe tiré de *remorari*, substituant une consonne à une voyelle breve comme en mille autres mots *nombre, humble, tendre*, et l'espag. *hambre, hombre*, l'italien l'emprunta du françois tandis que dans celui-ci il passa d'usage. *FACONDE*, adjectif latin et italien, nom qui par la prononciation françoise se confondoit avec le substantif fait de *facondia*, et qu'on abandonna. *FRISQUE*, changé depuis en *frais*, est pris de l'allemand *frisch*, dont l'italien a fait *fresco*.

298) *Fragment III. extrait du premier livre des chroniques de Saint Denis.*

„ A ce tans que Pepin, qui puis fut Roi, estoit
 „ encore Maistre et Prince du Palais, si sembloit
 „ bien que la lignée fut ja finie; car cils Rois
 „ n'estoient de nulle vigour, ne dignes de nulle
 „ loange, ains povoient porter le nom de Roi
 „ tant seulement. Li Prévoist du Palais, qui étoit
 „ appelé li Graigneur de la méson, avoit en mains

Analyse. Le langage, le style de ces chroniques mérite d'être comparé à celui d'histoire de Riccordano Malespina, ou à celle de Dino Compagni, qui sont les plus anciens ouvrages que l'on ait en prose italienne, et du même siècle à quelques années de différence. On voit par ces fragments que la différence des deux langues n'a d'autre cause que la diversité de la prononciation, et de l'orthographe. Car au reste le mot, la construction sont aussi bien et même plus généralement que dans l'italien pris du latin. Mais ce qui n'est pas moins remarquable c'est que dans les deux ou trois petites pages que nous transcrivons ici d'après le marquis de Paulmy en a inséré dans ses mélanges, il n'y a qu'un seul mot qui n'est pas pris du latin; et qu'il y en a cinq ou six pris également du latin, ou de l'italien que le François n'a pas gardés; on y a de plus une preuve trop évidente, que les François au contraire de ce qu'a fait l'Italien dans les siècles suivants se rapproche de la langue mère en écrivant les mots plus conformement au latin. Voici d'abord les exemples: TANS, pris de *tempus*, que dans la suite on écrivit *temps*, et *toms* bien moins défigurés. MAISTRE, de *magister*, ordinaire on le nommoit *mair*. On ne fait pas li *mair*, est par une double corruption tiré de *magister*, supprimant le *st*, qui restoit à *maistre*. Mais il est très certain que tant *mair*, en le supposant dérivé de *major*, que *maistre*, indubitablement tiré de *magister*, dérivent de l'adjectif *magnus*, qui dans le

„les richesses et le pover du Royaume; au Roi
 „suffisoit li nom; tant seulement en la chaire se-
 „ioit, la barbè sur le pis, les cheveux épars sur
 „les épauls, et montrant par dehors semblant
 „de Seigneurie. Les Messagers qui de diverses
 „parties venoient à court, ooit, et leur donnoit
 „tex repons comme l'en li conseilloit, ou comme
 „l'en li commandoit aussi, comme le ce fut de

comparatif *major*, et dans l'adverbe *magis*, d'où vient devient *magister*. CILS, répond à l'italien *quelli*, et *questi*, et il est fait de *hic ille*, au lieu que les deux pronoms italiens sont composés de *quille*, *ce*, *cils*, pris de l'accusatif *illos*, comme les articles pluriels espagnol *los*. et *las*, changea l'*l*. en *e*, et devint *cels*, et de *cels* perdant le *l*, on fit *ces*, comme *les*, on fit aux par contraction supprimant le *l*, intermédiaire. LI GRAGNEUR, *li*, est par l'anastrophe qu'on le pris d'*li*, italien; ou que hors de la marche ordinaire ou supprima la syllabe initiale d'*ille*, ou l'*e*, final en *i*, et d'*ille*, on fit *li*, ce *li*, cependant redeuint *il*, tel qu'il est dans l'italien article singulier masculin. AINS, adverbe qui fut en usage encore deux ou trois siècles après est tiré d'*ancea*, et directement d'*anzi*, italien. GRAGNEUR, du latin *grandior*, plus grand qui perdant le *d*, devint *granior*, *granior*, *granjeur*, puis *gragneur*; mais ce mot passa d'usage d'autant plus facilement qu'il n'étoit pas soutenu par l'exemple de l'italien qui jamais n'avoit fait *grandiore*; puisqu'il avoit l'équivalent dans *maggiore*. CHAIRE, fait de *cathedra*, latin et italien, on substitua dans la suite *s*, à *r*, et on fit *chaise*, retenant *chaire* dans une signification plus particulière. SEIOIT, *sedebat*, en italien *sedeva*, le François ne retint que le composé *ad sidere*, dont il fit *assoir*. SUFFISOIT, de *sufficere*, dont l'italien n'a retenu que le participe *sufficiente*, et l'adverbe *sufficientemente*, deux synonymes propres de *bastante*, et *bastevolc*, de *bastantemente*, et *bastevolmente*. LA BARBE SUR LE PIS, le marquis de Paulmy traduit cela

„ s' autorité. Li Quens du Palais lui administroit
 „ tex despens comme il voioit. Riens nule n'a-
 „ voit fors une petite vilette de petite afaire, et
 „ uns manoirs ou il séjournoit tousjours iver et
 „ esté, et aucunes rentes dont il pooit tenir au-
 „ cuns serjans pour lui servir et pour lui amini-
 „ strer ce que il lui falloit. Se il alloit en au-
 „ cun lieu par aucune aventure, il se faisoit traire

dans ces termes „ avec une grande barbe pendante jus-
 qu'à la ceinture“ voilà cinq ou six mots pour en rendre
 trois *sur le pis*; apparemment ne sachant ce que c'étoit
pis, ne s'avisa pas que *pis*, pouvoit venir de *pectus*,
 écrit par abreviation et mal articulé. Au reste il est bien
 clair que, *la barbe sur le pis*, est un ablatif absolu tel
 que le seroit encor en italien *la barba sul petto*; mais
 en françois cette phrase elliptique la barbe sur la poi-
 trine n'iroit pas; quoique *poitrine* soit tiré de *pectus*,
pectoris, et signifie ni plus ni moins que *petto*. Couvr
 fait de *corte*, italien; soit que l'ou du *curtis*. latin-bar-
 bare; ne conserva pas le *t*, final en devenant *cour*, qui
 resta à l'adjectif *court*, pris du latin *curtus*, ou de l'it-
 alien *corto*. Ouvr étoit incontestablement tiré d'*audiebat*,
 aussi sûrement que *udiva*, italien; mais quelle différence
 dans le matériel de ces mots. Ce mot doit paroître
 rude et barbare; cependant il a plus de rapport élémen-
 taire avec *audiebat*, en considérant le changement ordi-
 naire qu'ont subi les lettres et les syllabes en passant
 du latin au gaulois il est moins barbare que *oui*, qui
 est encore d'usage, car l'*au*, devoit se changer en *o* et
 non pas en *ou*; ainsi il y a apparence que c'est d'*u-
 dire*, italien fait d'*audire*, que le François a tiré *ouir*.
 Donnort tex repons, voilà la double consonne *x*, sub-
 stituée à la syllabe *tes*, de *tales*, *tales*; comme elle l'est
 dans article *aux*, qui est fait de *à tes*. Repons, substantif
 majuscule pris de *responsum*; plus directement que n'est
risposta, italien; le François cependant a changé le genre
 de ce nom, et au lieu de *repons*, il dit *reponse*. Li

„ en un charrot à bues ou à bugles, auffi comme
 „ unz paifanz. Einfi aloit ou Palais où à la com-
 „ mune afsemblée du pueple, qui, une fois en
 „ l'an, estoit faite pour le commun profit du Ro-
 „ yaume. Après retornoit en la méfon, et de-
 „ mouroit là toute l'année, et li Quens du Pa-
 „ lais procuroit toutes les befoignes du Royaume
 „ et loing et près. ‘

est l'article *il*, italien renverfé. *QUENS*, comte, en ita-
 lien *conte*, *qui*, vient de *comes*, *comitis*, très naturel-
 lement par la fuppreffion de l'*i* bref intermédiaire de
 l'ablatif *comite*; mais *quens*, en vient du nominatif *co-*
mes, fupprimant l'*s*, et changeant le confonne *m*, en
n. *RIENS NULE*, n'avoit rend, de la manière la plus
 barbare le Latin *rem nullam habebat*. *BUES*, *boves*,
 boeufs. *BUGLES*, le *f*, de *bufulos*, changé en *g*. *FAIL-*
LOIT, le verbe *falloir*, est ici, comme dans tous les
 écrits de ce tems *la*; et longtems après dans la signifi-
 cation de *manquer*, et de l'allemand *fehlen*.

299) *Fragment IV, tiré d'une pièce de Villon intitulée „Les regrets de la belle Heaulmyere ja parvenue a vieillesse“ édit. de 1723.*

Avis m'est que j'oy regretter
 La belle qui fut Heaulmyere
 Soy jeune fille souhaitter
 Et parler en ceste maniere,
 Ha vieillesse felonne et fiere
 Pour quoy m'as si tost abatue?
 Qui me tient? qui? que ne me fieres
 Et qu'à ce coup je ne me tue?
 Toltu m'as la haute franchise
 Que beaulté m'avoit' ordonné
 Sur clerchez, marchans, et gens l'Eglise,
 Car lors il n'estoit homme né
 Qui tout le sien ne m'eust donné
 (Quoy qu'il en fust des repentailles)
 Mais que luy eusse abandonné
 Ce que ressusent truandailles.

Analyse. HEAULMYERE, femme d'un fabricant ou d'un vendeur d'*heaulms*, casques, pris de l'allemand *helm*, l'italien *avis* m'est, cette expression s'est conservée dans l'italien qui pour dire *mi pare*, il me paroît dit encor m'*e avviso*. En françois le nom *avis* repond bien précisément à l'italien *parere*, à mon avis, à *parer mio*. Or, du latin *audio*, ou de l'italien *odo*. REGRETTER: quelque lens qu'on donne à ce verbe, toute la phrase, la construction de ces trois vers est defectueuse; pour la rectifier il faut au mois ajouter une particule conjonctive et avant Soy, ou changer l'infinitif *souhaitter*, en gérondif et dire *souhaitant*; *souhaitter*, au reste, est un des trois mots de cette stance qui ne sont pas italiens, et dont l'étymologie est fort douteuse. CESTE, fait de *haec ista*, comme celle de *haec illa*, ci-dessus pag. 296.

Traduction littérale en italien.

Avviso m'è qu'io odo compiangere
 La bella che fu Elmiera,
 Se giovane figlia desiderare
 E parlare in questa maniera;
 Ah vecchiezza fellona e fiera,
 Perchè m' hai si tosto abbattuta?
 Chi mi tiene? chi? che non mi ferisca
 E che a questo colpo non mi uccida?
 Tolto m' hai l' alta franchezza
 Che beltà m' avea *ordinato*
 Su chierici, mercanti, e gente di chiefa;
 Perchè allora e' non era uomo nato
 Che tutto il suo non mi avesse donato,
 (Che che ne fosse de' pentimenti)
 Ma che gli avessi abandonato
 Ciò che rifiutano le pedine.

VIEILLESSER, la racine de ce nom est *vetus*, latin. **FELONNA**, derive augmentatif de *fello*, italien; nom tiré peut-être de *φελον*, gr. ou de *fehlen*, all. Les mots suivants sont latins sûrement, quoique l'étymologie de *tosto*, *cto*, soit incertaine. **FIERRE**, verbe pris du verbe *ferire*; italien et latin n'est plus d'usage dans la langue française qui lui substitua **BLESSER**, v. ce mot dans le volume III, voyez aussi *eoap*, et *colpo*. **TUER**, est le troisième des mots non latins ni italiens que nous présente cette strophe. **TOLLU**, du verbe *tollere*. **HAULT**, l'adjectif *haut*, *haute*, vient d'*altus*; en s'appuyant de l'aspiration comme *huile*, et *huit*, venant de *oleum*, et *oculo*. **BEAUTÉ**, voyez ci-dessus. **ORDONNÉ**, ne peut signifier ici que *donné*; ou en termes de *barreau*, octroyer, déférer attribuer. **CLERCS**, gens de lettres, ou de robe, hommes lettrés, car c'est par ce nom qu'on appelloit en France tous ceux qui savoient lire et écrire.

300) *Fragment V. tiré d'un Roman de Raoul le Fevre du siècle XV.*

„La belle Médée regarda que entre autres
 „sciences, elle en avoit une pour faire vieilles
 „gens devenir jeunes, et en espécial les hom-
 „mes; et puis aussi que le bon Roi Esnon étoit
 „moult ancien, pour laquelle cause elle confi-
 „déra qu'elle pourroit acquérir une grande los
 „et renommée si elle lui renouvelloit son âge.
 „Pourquoi elle dit à son Seigneur Jason, que
 „par les sciences elle feroit tant, que son pere
 „recouvreroit jeunesse, si bien qu'il ne semble-
 „roit plus avoir que trente-deux ans. Quand
 „Jason ce entendit, il fut moult ébahi, non sans
 „cause; et lui sembloit chose impossible; toute-
 „fois lui répondit; Certes, Belle, je fais pour vrai
 „que vous êtes moult sage et expérimentée. em-
 „plantée de hautes sciences, voire plus que toute
 „autre Dame et Damoiselle. Ce me semble chose
 „forte à faire ce que me dites; mais plutôt ors
 „aux Dieux que le Roi mon pere pût si long-
 „temps vivre, qu'il me fit mettre en sépulture
 „sans

Remarque. Je ne rapporte que ce seul fragment des ou-
 vrages françois du siècle XV. contemporains de Villon;
 et qui ont vecu entre Villon et Marot. Je laisse de côté
 Monstrelet, comme j'ai laissé Froissard quoiqu'il seroit à
 propos de les comparer aux historiens italiens antérieurs
 de 150 ans environ à ces deux historiographes françois.
 Ce seroit pour observer combien le langage de ces der-
 niers est éloigné de la netteté, de la clarté, de la pré-
 cision de ceux qui ont écrit dans le dernier siècle; tan-
 dis que dans les Italiens du siècle XIV, la langue ne dif-

„sane mon temps abrèger! Par tous mes Dieux,
 „Sire, répondit la Dame, pour nul rien ne vous
 „voudrais abuser ni décevoir; si vous déclares
 „que pour alonger la vie du Roi votre pere plus
 „que les Dieux et nature ne l'ont ordonné, à
 „cela je ne touche: mais au regard de le refe-
 „ver tellement, qu'il semblera à lui et à tous
 „autres être en l'âge de trente-deux ans, je m'en
 „fais bien forte, s'il est votre plaisir et le sien.
 „Ma belle-fille, dit le bonhomme, fuis sur le bord
 „de ma fosse, gissant la plupart du temps au
 „lit, ombre de mort qui est très-amère: or, si
 „pouvés aourner les bords de ma fosse de fleurs
 „printannières, et rendre mes derniers jours
 „brillans en vertus et valeur, ainsi qu'ont été
 „ceux de ma verte jeunesse, je vous serai gran-
 „dement tenu.“

différent des celle de écrivains de nos jours que par l'ortographe. Mais ce qui m'engage à placer ici quelque pagés tirées de ce fameux Roman de la classe de ceux qu'on appelle de chevalerie, c'est pour y remarquer quantité de mots pris du latin ou de l'italien que l'on a depuis abandonnés, et avec cela des tournures de phrases et des constructions contraires évidemment à cette marche reguliers et analytique que l'on vante comme propre et innée, pour ainsi dire, au génie de la langue françoise. Tels sont *los*, pour *louanges*, deux mots tiré de différente façon de *laus*, *laudis*. RIEN, dans la signification propre de *res*, *rei*, accus. *rem*. MOULT, de *multum*. ORA, dans le sens d'*ora*, *nunc*. AOURNER, pris d'*adornare*.

301) *Fragment VI. extrait de la préface de
Clement Marot aux oeuvres de Villon.*

„Entre tous les bons livres imprimez de la langue Françoisé ne s'en veoit ung si incorrect ne si lourdement corrompu, que celuy de Villon: et m'esbahy (veu que c'est le meilleur Poète Parisien qui se trouve) comment les Imprimeurs de Paris, et les enfans de la Ville, n'en ont eu plus grand soing. Je ne suys (certes) en rien font voyfin: mais pour l'amour de son gentil

Analyse. Quatre seuls noms se presentant dans ces deux pages qui ne sont ni latins, ni italiens. EBABI, SOING, BROILLERIE, et AAGE. EBABI, synonyme d'étonné, est une espece d'onomatopée comme le verbe *badare*, ou *star a bada* de l'italien, et vient de ce *ba ba*, que l'on profere si facilement à la vue d'un objet nouveau. SOING, dont on a fait *soigner*, repond à l'italien *cura*, et *curare*; *abbiate cura*, dit précisément *ayez soin*. *Curare*, quoiqu'il ne soit pas communement usité dans la signification de *soigner*, rend pourtant assez bien ce même verbe qui paroît dérivé de *forger*, ou *besforger*, changeant en *i* la consonne *r*, intermédiaire, comme le Piemontois de *borne*, a fait *boina*, pour terme limite ou des champs. BROILLERIE, que l'ortographe moderne écrit *brouillerie*, tire son origine de *broglio*, ou *brolio*, *broll*, mot celtique et teutonique, que nous avons cité en plus d'un article. AAGE, dans l'ortographe moderne AGE dont la première syllabe est nécessairement longue vient d'*alt* qui en allemand signifie vieux, âgé; de ce *alt*, on a fait par production *altage*; qui par la suppression fort fréquente des consonnes du milieu des mots devint *aage*, et de là *age*, dont aucun étymologiste n'a donné l'étymologie. Les autres trois ou quatre cents mots que contient ce fragment sont pris du latin, et repondent plus ou moins précisément à autant de noms, pronoms, verbes ou advarbes italiens; parmi les quels il

entendement, et en recompense de ce que je puy avoir aprins de luy en lisant ses Oeuvres, j'ay faict à icelles ce que je voudroys estre faict aux myennes, si elles estoient tombées en semblable inconvenient. Tant y ay trouvé de broil-lerie en l'ordre des coupletz et des vers, en mesure, en langaige, en la ryme, et en la raison; que je ne sçay duquel je doy plus avoir pitié, ou de l'œuvre ainsi oultrement gastée, ou de l'ignorance de ceux qui l'imprimerent."

y en a quelques uns que dans l'épurement de la langue on a rejetés et que l'Italien a très bien et utilement conservés, comme *rendre avertis*, comme l'antiquité de *Jon parler*, pris pour nom substantif comme dans l'italien, *mio parlare*, pour *meo sermone*. Mais au reste le langage de Marot soit dans la prose que nous venons de voir, soit dans le vers dont nous allons donner un echantillon est encore éloigné de celui des François modernes, infiniment plus que celui de Bembo, de Casa, de Molza, tous trois contemporains de Marot, ne differe de celui de Petrarque et même de Dante, antérieur de deux siècles; et plus que celui de Métastasio, d'Alfieri, de Monti, et de cents autres italiens nos contemporains ne s'éloigne de Poliziano, Bembo, qui ont écrit trois siècles avant nous.

502) *Fragment VII. Huictain du même Marot adressé au Roi François I. au sujet de Villon.*

Si en Villon on treuve encor' à dire,
 S'il n'est reduit ainſi qu'ay pretendu,
 A moy tout ſeul en ſoyt le blaſme (Sire)
 Qui plus y ay travaillé qu'entendu;
 Et ſ'il eſt mieux en ſon ordre eſtendu
 Que paravant, de ſorte qu'on l'en priſe,
 Le gré à vous en doyt eſtre rendu,
 Qui fuſtes ſeul cauſe de l'entrepriſe.

Analyſe. HUICTAIN, même mot originairement que huitième dérivé de *octo*, huit, repond à l'italien *ottava*, qui d'adjectif numeral eſt devenu ſubſtantif, et ſignifie auſſi *ſeance* de huit vers. Je ne fais ſi les poètes françois ont emprunté ce nom des Italiens, ou ſi les Italiens l'ont pris du françois. Ce que je fais et que tout lecteur voit très aſſément c'eſt que dans ces huit vers de Marot il n'y a pas un ſeul mot, excepté TRAVAILLE, qui ne ſoit tiré du latin; et pas un ſeul qui ne ſoit auſſi bien italien que françois, et dans la même ſignification exactement. La traduction que j'en donne non ſeulement littérale mais très exacte ſans beaucoup d'effort, montre en même tems que les phraſes italiennes, ne ſont pas au fond plus longues ni plus trainantes que les expreſſions françoïſes. Puisque chaque vers ne contient dans l'un des huitains qu'autant qu'en contient l'autre; ce ſont de l'un et de l'autre coté des hendécasyllabes. ESTENDU, ne ſe dit plus dans le ſens de redigé, compoſé, écrit, comme *eſteſo*, ſe dit en italien. PRIſER, pour eſtimer n'eſt pas non plus fort en uſage. Mais LE GRÉ DOYT ESTRE, pour on doit en faveur gré me confirme dans l'opinion que *grado*, dans *ſuper grado*, vient de *gratum*, car rendre gré, ne peut venir que de *reddere gratius*, et *gratia*, ne peut dériver que de *gractus*, *a*, *um*. En

Trad. Se in Villon si trova àncor a dire,
 Se ridotto non è come ho preteso,
 A me solo ne fia il biasmo, Sire,
 Che più vi travagliai che non ho inteso;
 E s' egli è meglio in suo ordine esteso
 Chè per l'innanzi, sì che l'uom l'ammire,
 Grazia a voi, Sire, deve esserne resa,
 Che fosse sol cagion dell' intrapresa.

général Marot poète aussi estimé par le choix de ses expressions que par la facilité coulante de ses vers nous présente encor dans ses épigrammes, et les couplets comme dans la fameuse traduction des psaulmes quantité de mots pris du latin dont l'italien se sert encore communement et qui en françois ne sont plus d'usage et n'ont certainement pas été portés en France par les courtisans des reines Caserine de Médicis, comme l'ont prétendu Henri Etienne, et autres littérateurs de son tems. Tels sont, pour en citer quelques uns *ire*, courroux, *ne vous chault*, de l'italien *non vi cale*, vous ne vous en souciez pas; *avoir cure*, pour avoir soin, comme l'italien dit *aver cura*, *ains*, fait d'*antea*, pour *imo*.

303) *Fragment VIII. du second livre Ch. VI.
des memoires de Philippe de Comines.*

„C'est grand' folie à vn Prince de soy soumettre à la puissance d'un autre, par especial quand ils sont en guerre, ou ils ont esté en tous endroits: et est grand auantage aux Princes d'auoir veu des Histoires en leur ieunesse: esquelles, se voyent largement de telles assemblées et de grandes fraudes, tromperies et pariuremens, qu'aucuns des anciens ont fait les uns vers les autres et pris et tués ceux qui en telles feuretés s'estoyent fiés. Il n'est pas dict que tous en ayent vî: mais l'exemple d'un est assez pour en faire sages plusieurs, et leur donner vouloir de se garder: et est, ce me semble (à ce que j'ay veu plusieurs fois par experience de ce monde, où j'ay esté autour des Princes l'espace de dixhuit ans ou plus, ayant claire congnoissance des plus grandes et secretes matieres, qui se soyent traitées

Remarque. Le langage de cet estimable et celebre historien ne s'éloigne pas beaucoup de celui des chroniqueurs du siècle précédent, tel que Froissard; ni même de ceux qui vinrent un demi siècle après comme les Langey de Bellay. On y voit des pronoms qui auoient changé des voyelles simples en diphtongues, et que les écrivains postérieurs ont ramenés à leur forme ancienne telle qu'elle est dans l'italien. *Moy, toy, soy,* dans plusieurs positions ont repris l'*s*, simple; et sont redevenu *me, te, se*. D'une autre coté les inflexions des verbes retiennent beaucoup plus du fond, soit latin, soit italien, et prouuent en même tems que la différence qu'on voit entre le mot latin, et le françois moderne, est venue par degré, et que la cause principale de cette différence est la suppression des consonnes et des voyelles du mi-

en ce Royaume de France et Seigneuris voisines) l'un des grans moyens de rendre vn homme sage, d'auoir leu les Histoires anciennes, et apprendre à se conduire et garder, et entreprendre sagement par icelles, et par les exemples de noz predécesseurs. Car nostre vie est si briéue, qu'elle ne suffit à auoir de tant de choses experience. Ioinct aussi que nous sommes diminués d'aage, et que la vie des hommes n'est si longue comme elle souloit, ny les corps si puissans. Semblablement que nous sommes affoiblis de toute foy et loyauté les uns enuers les autres: et ne sçauroye dire par quel lieu on se puisse asseurer les uns des autres, et par especial des grans: qui sont assez enclins à leur volonté, sans regarder autre raison: et, qui pis vaut, sont le-plus-souuent entourrés de gens, qui n'ont l'œil à autre chose, qu'à complaire à leurs maîtres, et à leur louer toutes leurs œuures, soyent bonnes ou mauuaises: et, si quelcun se trouue qui vueille mieux faire, tout le trouuera brouillé,“

lieu des mots. *Fecisset*, par. ex. avant que d'être réduit monosyllabe, commença perdre le *c* intermédiaire; puis l'*e*, ou le *se* de la dernière syllabe, et devint *feist*. On en supprima encore une voyelle et une consonne; et *fecisset* fut réduit à *fit*, comme *habuisset*, devenant premièrement *aiuist*. *cuisst*, *eust*, fut réduit à *éut*, et même à *út*, dans la prononciation; ainsi que *potuisset* est réduit à *pát*, *fuissest* à *fút*. Dans quelques autres endroits de l'inflexion des verbes le François du tems de Commines, s'éloignoit aussi beaucoup moins de l'italien; on voit une voyelle finale où les grammairiens postérieurs ont mis un *s*, que l'italien n'a pas. *Jaurois*, je sçauois, se rapproche plus de l'italien *avrei*, après que

„Encores ne me puis ie tenir de blasmer les Seigneurs ignorans. Enuiron tous Seigneurs se trouvent volontiers quelques Clercs et gens de robes-longues (comme raison est) et y sont bien feans, quand ils sont bons, et bien dangereux, quand ils sont mauuais. A tous propos ont vne Loy au bec, ou vne Histoire; et la meilleure, qui se puisse trouuer, se tourneroit bien à mauuais sens, mais les sages, et qui auroyent leu, n'en seroyent iamais abusés; ny ne seroyent les gens si hardis, de leur faire entendre menfonges. Et croyez que Dieu n'a point estably l'office de Roy, ne d'autre Prince, pour estre exercé par les bestes, ne par ceux qui par gloire dient; ie ne suis pas Clerc, ie laisse faire à mon conseil, ie me fie en eux. Et puis, sans assigner autre raison, s'en vont en leurs ébats. S'ils auoyent esté bien nourris en la jeunesse, leurs raisons se-

ne font *aurots*, et *ſcaurots*. Dans Commines, comme dans tous les écrivains du siècle suivant on voit encore *leu*, *ſſeu*, et *veu*, au lieu de *lu*, et *vu*, conseruant l'*e*, de *lègtuto*, comme on disoit en Lombardie au lieu de *letto*, ainsi dans *ſſeu*, l'*a*, de *ſaputo*, changé en *e*, et *veu*, de *uoduto*, comme on dit encore tant dans la basse que dans la haute Italie. On trouve dans leurs écrits, une infinité de noms, de verbes, d'adverbes tous venus du latin, que l'Italien a retenus, et que le François moderne abandonna, ou qu'il a retenus dans une signification fort différente. Dans une seule page que nous rapportons ici, on trouve huit mots qui ne sont plus d'usage dans la langue françoise, ou ne le sont pas dans le sens dans le quel Commines s'en est servi. *VOULOIR*, pris de l'italien *volere*, au lieu de *volonté*. *ITELLES*, qui tient plus près de *quelle*, italien que d'*elles*, qui lui est substitué. *SOULORT*, *soleua*, de *solebat*; *environ*, au lieu de *prés*, ou *auprés*,

royent autres; et auroyent enuie qu'on estimast leurs personnes et leurs vertus. Je ne veux point dire que tous les Princes se seruent de gens mal conditionnés; mais bien la plupart de ceux, que j'ay congus, n'en ont pas tousiours esté dégar-nis. En temps de nécessité ay ie bien veu que les aucuns sages se sont bien sceu seruir des plus apparens, et les chercher sans y rien plaindre; et entre tous les Princes, dont j'ay eu la con-gnoissance, le Roy, nostre maistre l'a le mieux sceu faire, et plus honorer et estimer les gens de bien et de valeur.“

n'en seroient abusés, pour n'en aurotent abusé, nourris, conditionnés, apparus, qu'on ne prend plus dans le sens que ces noms ont ici. Environ, aduerbe ou prépositiou singulière est formé d'in, en et gyrum, plusieurs dialecte disent vire, virer, au lieu de giro, et girare. Le mot françois revidement, n'a pas d'autre origine. Mais ici environ, est à la place d'ausar, aduerbe ou préposition faite de ad turnum, de la même manière et dans le même sens que l'autre.

304) *Fragment IX. tiré du second livre des essais de Montagne Ch. IV.*

Je donne avec raison, ce me semble, la Palme à Jacques Amiot, sur tous nos Escrivains François: non seulement pour la naïveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous autres, ou pour la constance d'un si long travail, ou pour la profondeur de son sçavoir, ayant pû développer si heureusement un autheur si épineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, je n'entends rien au Grec, mais je voy un sens si bien joint et entretenu par tout en sa traduction; qué ou il a certainement entendu l'imagination vraie de l'Autheur, ou ayant par longue conversation, planté vivement dans son ame, une generale Idée de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente, ou qui le desdie) mais sur tout, je luy sçay bon gré d'avoir sçeu trier et choisir un Livre si digne et si à propos, pour en faire present à son pays. Nous autres ignorans estions perdus, si ce Livre ne nous

Note. Montaigne contemporain d'Amiot, dont il parle dans le chapitre que nous rapportons ici, écrivoit un siècle après Marot, et un siècle et demi avant Voltaire, dont nous allons rapporter une vingtaine de vers, et quelques fragments en prose. On y remarquera facilement un changement qui s'est fait dans la langue françoise depuis le temps que Montaigne écrivoit et celui où la Henriade et l'essay sur le poème épique ont paru; changement beaucoup plus considérable que celui qui s'étoit fait entre Marot et Montaigne. Je ne grossirai pas ce volume en y inférant d'autres pièces tirés des écrivains du siècle fameux de Louis XIV, qui m'en fourniroit abondam-

eust relevé du borbier: sa mercy nous ofons à cette heure et parler et escrire: les Dames en regentent les maîtres d'escole: c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, je luy resigne Xenophon pour en faire autant. C'est une occupation plus aisée et d'autant plus propre à la vieillesse. Et puis, je ne sçay comment il me semble, quoy qu'il se demesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas: que toutefois son stile est plus chez soy, quand il n'est pas pressé, et qu'il roule à son aise. J'estois à cette heure sur ce passage, où Plutarque dit de soy-mesme: que Rusticus assistant à une sienne declamation à Rome, y reçeut un paquet de la part de l'Empereur, et temporisa de l'ouvrir, jusques à ce que tout fust fait: En quoy (dit il) toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage.“

ment; parceque la diversité entre Racine, Bossuet, Fénelon et Voltaire est presque nulle; comme est nulle absolument entre la langue de Voltaire et celle des bons auteurs vivans aujourd'hui; malgré les néologismes que la révolution a introduits.